

Tobie Nathan, ethnopsychiatre

«Le radicalisme est lié aux problèmes de filiation»

LES PHRASES CLÉS

«Déradicaliser une personne, ça ne marche pas. La personne doit s'inscrire volontairement dans la démarche.»

«On n'a pas su appréhender correctement le phénomène de la migration.»

INTERVIEW

JEAN-PAUL BOMBAERTS

«**C**ela fait 45 ans que je suis les enfants de l'immigration. Etant moi-même issu de l'immigration, je me sens directement concerné», explique Tobie Nathan, qui a fui avec ses parents l'Égypte de Nasser en 1956, âgé de 8 ans seulement. Aujourd'hui, cet enfant de réfugiés est un des plus éminents représentants de l'ethnopsychiatrie française, discipline fondée par l'anthropologue et psychanalyste Georges Devereux.

Dans les années 1990, le gouvernement français avait déjà fait appel à Tobie Nathan et son équipe pour traiter des problèmes d'embrigadement par des sectes. En 2013-2014, c'est donc tout naturellement que les autorités ont sollicité son savoir-

faire pour traiter le phénomène de la radicalisation. L'action de Tobie Nathan se situe dans le domaine de la prévention. «Je n'ai jamais vu des gens qui étaient passés à l'acte», précise-t-il. Dans son nouvel ouvrage «Les âmes errantes», il livre ses recettes pour arracher ces jeunes déboussolés à la tentation du néant.

Quel est le profil de vos patients?

Je vois des patients, mais ce ne sont pas des gens malades. D'ailleurs, ils ne demandent même pas à être soignés. Ce sont des gens la plupart du temps embarqués dans des histoires compliquées. Cela étant, on ne peut pas définir un profil type du jeune qui serait sujet à la radicalisation. Je n'ai pas vu que des gens en rupture ou confrontés à des difficultés sociales. J'ai même eu des gens issus de familles aisées.

N'ont-ils pas des traits communs?

La plupart des patients présentent en effet une caractéristique commune, c'est d'être issus de l'immigration. Au moins 80% de mes patients sont des migrants de seconde génération. Leurs parents ne retournent plus au pays et ont, du coup, perdu la relation avec les racines familiales. Leurs enfants se retrouvent avec des problèmes de filiation. Parfois au sens strict, lorsque le père est absent, comme ce fut le cas de Mohammed Merah. Parfois, le problème de la filiation est moins visible. Comme pour ces enfants laissés au village

par leurs parents venus travailler en France, et récupérés dix ans plus tard pour pouvoir bénéficier de la nationalité française. Tout cela constitue un cocktail qui rend sensible au discours radical. Encore faut-il qu'il y ait une proposition en ce sens. C'est là qu'interviennent les recruteurs qui ciblent spécifiquement les migrants de seconde génération. À partir de là, le recruteur va accompagner sa cible en l'appelant jusqu'à 20 fois par jour et en le bombardant de messages pour que s'opère le lavage de cerveau.

Parvenez-vous à déradicaliser ces personnes?

Il y a une erreur dans la proposition initiale: déradicaliser une personne, ça ne marche pas. La personne doit s'inscrire volontairement dans la démarche. Nous sommes avant tout dans une démarche de compréhension du phénomène. Il y a, d'une part, la fragilité de la personne et, d'autre part, la proposition extérieure du recruteur. J'agis sur le premier élément tandis que l'État doit agir sur le second. Avec les familles, je rétablis l'histoire familiale sur plusieurs générations, je retrace un chemin fluide vers les ancêtres. Au bout du processus, les gens sont métamorphosés.

Quid du secret médical par rapport aux impératifs de sécurité?

Si nous recevons des informations importantes pour les services de sé-

curité, nous les signalons sans délai. Les gens que nous rencontrons nous ont en général été confiés par les services spécialisés. Si on a une inquiétude particulière par rapport à quelqu'un, on fait remonter l'information.

Pensez-vous que le radicalisme va disparaître ou est-on parti pour un bon bout de temps?

Il y a un problème de fond, c'est qu'on n'a pas su appréhender correctement le phénomène de la migration. Les vagues de migrants de la première moitié du vingtième siècle étaient constituées de migrants «nus». Ils avaient juste un billet aller. Lorsque je suis arrivé en France avec mes parents en 1956, nous n'avions qu'un seul souhait: devenir le plus vite possible Français, quitte à devoir oublier nos traditions. Aujourd'hui, avec les moyens de communication, des liens étroits subsistent avec le pays d'origine. Le résultat, c'est qu'on se retrouve avec des gens qui, après vingt ans, ne parlent toujours pas la langue du pays d'accueil. C'est pourquoi il me semble plus juste de parler de diaspora que de migration. Le problème, c'est qu'on n'a pas vu venir ce changement de la nature migratoire. À l'avenir, tous les peuples vont devenir diasporiques. On le voit déjà avec les Chinois aujourd'hui qui ont des communautés locales un peu partout dans le monde. Le monde entier va devenir un monde de diasporas.